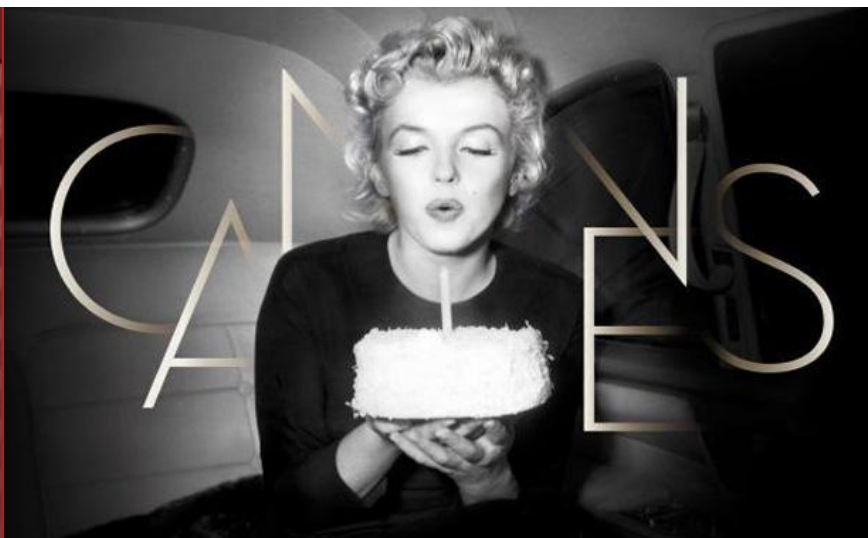


Echos de Cannes

65^e Festival de Cannes

16 au 27 mai 2012



CONTENU :

Quelques films de la Compétition 2012 :

Page 2 :

Amour, Michael Haneke
Killing Them Softly (Cogan - La Mort en Douce), Andrew Dominik

Page 3 :

The Paperboy, Lee Daniels

Page 4 :

Mud, Jeff Nichols
Lawless - Des Hommes sans Loi, John Hillcoat

Page 5 :

The Angels' Share - La Part des Anges, Ken Loach
Moonrise Kingdom, Wes Anderson

Page 6 :

De rouille et d'os, Jacques Audiard,
On the Road - Sur la Route, Walter Salles
Cosmopolis, David Cronenberg

Résumé

Le Festival de Cannes est censé couvrir les cinématographies du monde, ses tendances et son histoire. Théoriquement. Mais cette année, dans les milieux cinématographiques et tout autour, ils sont légion à avoir pris le comité de sélection de la Compétition en défaut : pas une seule oeuvre féminine dans la Compétition avec un grand C. Pour la 65e fois, la Palme d'Or est décernée à un homme, contre une seule et unique palme à UNE REALISATRICE, la Néo-Zélandaise **Jane Campion** pour **La Leçon de Piano** en 1993. Wow !



Pénurie de réalisatrices ? Misogynie du Comité de sélection ? L'édition 2011 du Festival comptait quatre réalisatrices parmi les auteurs des films sélectionnés (Naomi Kawase, Julia Leigh, Mäiwenn, Lynne Ramsay). Le Prix du Jury fut remis à **Polisse** de Mäiwenn. Peut-on encore par-

ler d'exclusion ?

En 2011, Robert de Niro présidait un jury composé de quatre femmes et quatre hommes. Cette année, même constellation sous la présidence de Nanni Moretti. Il faudrait encore débattre du pouvoir de ces présidents. Sur 65 éditions, 10 seulement ont été présidées par des femmes.

Il y a par contre une tendance évidente à préférer les stars féminines pour présider aux festivités ou encore orner les affiches du Festival, pur hommage à la beauté et au charme féminins : Marilyn Monroe en 2012, Faye Dunaway en 2011, Juliette Binoche en 2010, Monica Vitti en 2009, et ainsi de suite.

Ce bref résumé d'un coup de gueule lancé début mai 2012 vait-il remettre l'église au milieu du village et ouvrir plus largement la Compétition de Cannes à la minorité féminine de la profession ? L'avenir nous le dira. Vous trouvez le texte intégral "*À Cannes, les femmes montrent leurs bobines, les hommes leurs films*" sur le site :

<http://www.labarbelabarbe.org>

CONTENU (SUITE) :

Autres sections et Marché du Film de Cannes 2012 :

Page 7 :
No, Pablo Lorrain

Page 8 :
Dangerous Liaisons, Hur Jin-Ho
Whole Lotta Sole, Terry George
Gangs of Wasseyapur, 1^{ère} et 2^{ème} partie (5h20!!), Anurag Kashyap

Page 9 :
Eji - My Mongolian Mother, Nig Cai
Infancia Clandestina, de Benjamin Àvila

Page 10 :
Goat Island, D.J. Caruso
Roman Polanski - A film Memoir, Laurent Bouzereau

Page 11 :
Woody Allen : A Documentary, Robert B. Weide
Ai To Makoto - For Love's Sake, Takashi Miike

Page 12 :
Beasts of the Southern Wild - Les Bêtes du Sud sauvage, Benh Zeitlin
Después de Lucia, Michel Franco

Page 13 :
El Taaib .- Le Repenti, Merzak Allouache
Le Grand Soir, Benoît Delépine, Gustave Kervern
11/25 (1970) Jiketsu No Hi, Mishima Yunkio to Wakamonotachi - 11/25 The Day Mishima Chose His own Fate, Koji Wakamatsu

Page 14 :
Djeca - Les Enfants de Sarajevo, Aida Begic
Miss Lovely, Ashim Ahluwalia, Inde 2012

Page 15 :
Confessions d'un Enfant du Siècle, Sylvie Verheyde

Compétition Officielle (10 longs métrages sur 22)

Deux collaborateurs d'e-media étaient présents à Cannes. Christian Georges officiait comme envoyé spécial des quotidiens L'Express, L'Impartial, La Liberté, Le Nouvelliste, Le Journal du Jura et le Quotidien jurassien. La soussignée, Suzanne Déglon Scholer, bénéficiait d'une accréditation moins favorable que le sésame "presse". Ci-après, dans l'ordre décroissant de préférence, les dix longs métrages que la signataire de ces lignes a réussi à voir. Elle a une inclination pour les narrations claires, la caméra non parkinsonienne, les personnages bien profilés, l'histoire dense et cohérente. Elle aime les histoires bien racontées et aussi apprendre. Aux films répondant à ces critères, elle a choisi de donner entre 2 et 5 étoiles ! Les cotes attribuées par Christian Georges sont données à titre de comparaison, aux films vus par les deux rédacteurs d'e-media.

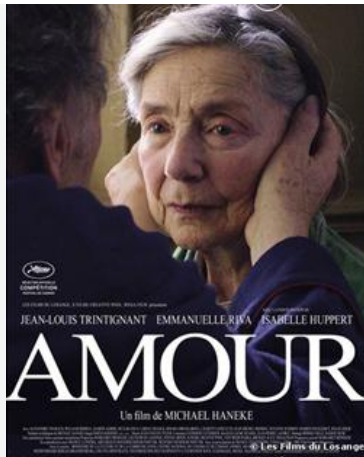
*Les Etats-Unis avaient cinq films en compétition, des films dits "de genre" (films dont les caractéristiques les plus évidentes sont de respecter les conventions et clichés propres à un genre cinématographique particulier), servis par des stars. Celles-ci font en général la montée des marches, attirent des foules, décuplent le glamour cannois. Mais rares sont les palmes décernées à ces films-là (la dernière fois, c'était en 1994, avec **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino). Les Américains pourraient, somme toute, pousser leur coup de gueule et dénoncer le fait qu'ils ne sont là que pour la décoration et les paillettes ! /SDS*

1. **Amour**, Michael Haneke, France, Allemagne, Autriche 2012, **PALME D'OR** (Distribué en Suisse par Filmcoopi. Sortie le 24 octobre)
Michael Haneke, qui obtint en 2009 la Palme d'Or pour **Das Weisse Band (Le Ruban blanc)**,

est revenu avec un film quasiment parfait, qui dit tout sur le quatrième âge. Quelle joie de voir ce film récompensé, dans sa globalité, et que cette reconnaissance s'adresse autant au réalisateur qu'aux deux merveilleux vétérans du cinéma français, Emmanuelle Riva (85 ans) et Jean-Louis Trintignant (81 ans) qu'à Michael Haneke (70 ans) et à toute l'équipe du film. Un couple d'octogénaires unis, cultivés, mélomanes (elle était professeur de piano) vit une retraite heureuse dans leur bel appartement parisien, un bonheur qui jusqu'ici s'est passé des autres, le couple se suffit à lui-même. Leur fille, musicienne elle aussi, vit avec sa famille à l'étranger et communique à distance avec ses parents. Le malheur frappe le jour où Anne a une attaque, dont elle revient partiellement diminuée. Puis une deuxième attaque la laisse hémiplégique, mais lucide, et en grande souffrance. C'est le commencement de la fin, et à l'approche de cette fin, les deux octogénaires veulent encore se débrouiller seuls. Puis Anne glisse dans la démence sénile, Georges organise les soins, tout en écartant ceux qu'il juge dégradants ou envahissants. Ensemble, ils sombrent inexorablement. Un film sur l'amour qui perdure au quatrième âge, et sur une façon de gérer le regard des autres (ou l'absence de regard) sur l'inévitable déchéance du grand âge. Pas de misérabilisme, pas d'ultra sentimentalisme, un état des lieux dépourvu de tout filtrage.
Cote attribuée par Suzanne Déglon Scholer (SDS) : *****
Cote attribuée par Christian Georges (CGS) : *****

2. **Killing Them Softly (Cogan - La Mort en Douce)**, Andrew Dominik, USA 2012 (Distribué en Suisse par Ascot Elite. Sortie le 17 octobre).

Si un tripot clandestin est braqué, toute la pègre est en émoi : se laisser voler, c'est montrer sa faiblesse, et décourager la clien-



Emmanuelle Riva et Jean-Louis Trintignant dans **Amour**



Brad Pitt dans **Killing them Softly**



Zac Efron, Matthew MacConaughey, Nicole Kidman et David Oyelowo dans **The Paperboy**

tèle désécurisée. Il faut donc réagir vite, trouver les coupables et leur infliger un châtement exemplaire. Il faut aussi que la traque soit médiatisée et bien organisée, afin de donner une preuve de l'efficacité des services d'ordre mafieux. Et en attendant de punir le ou les vrais coupables, il sied de châtier celui qui aurait pu être le protagoniste, car il a avoué récemment un crime resté impuni. Cette chasse à l'homme orchestrée par un consultant (Richard Jenkins) et un homme de terrain, Jackie Coogan (Brad Pitt), se discute et s'organise (généralement dans une voiture à l'arrêt). Inspiré d'un roman de George V. Higgins, **Coogan's Trade**, paru en 1974, l'histoire se déroule en 2008, sur fond de campagne présidentielle. Dans une Amérique que l'on sait ébranlée, déboussolée, meurtrie par les mensonges de la classe politique et la dégringolade économique, on entend les discours rassurants et prometteurs du candidat Obama, et de ses concurrents, promettant des lendemains qui chantent à une nation américaine qui doit croire à son avenir. Sur la bande-son, le rêve américain distillé en grande pompe par les médias, et sur l'écran, des taudis, des rues qui ressemblent à des décharges publiques, des créatures paumées, imbibées d'alcool et de drogue, vivant d'expédients. Les deux voyous qui ont fait le coup dans le salon de jeu clandestin s'en tirent a priori, et c'est un autre qui porte le chapeau. Mais à Coogan, on ne la fait pas. Il sait qu'il a calmé les esprits avec la première exécution. Il poursuivra les vrais coupables jusqu'au bout. On a donc en voix off les discours sur une Amérique qui est belle et qui le sera plus encore après les élections, une grande nation qui donne à chacun sa chance. Et ce qu'on voit, c'est un monde en détritès où règne la violence et où les crapules font la loi. Un parallèle évident entre plusieurs formes de banditisme : le marché financier, la scène politique, la pègre. À

tous les niveaux, arbitraire, injuste, discours mensonger, manipulation médiatique, corruption, Et lorsque Coogan commente le discours sur l'unité de la nation fait par Obama par les mots " *America is not a fucking nation, America is a fucking business*", tout est dit. À voir absolument.

Cote attribuée par SDS : ****

Cote attribuée par CGS : **

3. The Paperboy, Lee Daniels, USA 2012 (avec Zac Efron, Matthew McConaughey, Nicole Kidman)

On pense aux atmosphères glauques et moites d'un James Ellroy ou d'un James Lee Burke, ou même d'un Tennessee Williams. La caméra serre les personnages de près, les scrute sans complaisance. Dans l'Amérique raciste, puritaine et violente des années 1960, Ward Jansen, journaliste d'investigation du **Miami Times**, revient dans sa bourgade natale de Lately (Floride) pour enquêter, avec son collaborateur noir (un intellectuel arrogant qui cultive son accent anglais), Yardley, sur les circonstances qui ont entraîné la condamnation à mort d'un chasseur d'alligators accusé d'avoir abattu le shérif local (une vraie ordure, d'ailleurs). Persuadés qu'ils tiennent l'article de leur vie, Ward et Yardley sillonnent la région, conduits par Jack, le jeune frère de Ward (Zac Efron). **The Paperboy** est tiré d'un roman de Pete Dexter paru en 1995. Pedro Almodovar, pour lequel Dexter avait travaillé pendant dix ans à l'adaptation du roman, a finalement lâché le projet, et c'est Lee Daniels qui a pris le relais. Nicole Kidman campe une blonde sulfureuse, longue Barbie aux accents du Sud parfaits, qui rêve de s'offrir à l'assassin présumé. Elle prend dans le film des risques assez impressionnants avec son image de belle icône : fellation et orgasme mimés à distance entre le prisonnier John Cusack et elle au parloir de la prison, premiers secours à Jack, dévoré par les mé-



Matthew MacConaughey, et ci-dessous, le même avec : Tye Sheridan (Ellis) et Jacob Lofland (Neckbone) dans **Mud**



Jason Clarke (Howard), Tom Hardy (Forrest) et Shia LaBeouf (Jack) dans **Lawless**

duses, sous forme de jets d'urine (efficacité du procédé prouvée médicalement)... Une scène qui a fait hurler la critique cannoise ! Laquelle a démolie le film, tout en saluant la prestation de Mme Kidman. Allez comprendre! On a donc à la base une enquête, la rencontre d'une nymphomane et d'un tueur présumé, la passion de Jack pour la belle blonde. Là-dessus viennent se greffer les sombres secrets de Ward et de son co-équipier, dans une communauté raciste et homophobe. **The Paperboy** est fait d'une succession d'événements extrêmes, qui ne manquent jamais de heurter de plein fouet. Au fil des attaques verbales et physiques, du déchaînement des sentiments, il se dégage un tableau prégnant de cette époque où les rapports sociaux sont marqués par l'hypocrisie et le racisme et où l'inégalité règne tous azimuts.

Cote attribuée par SDS : ****
Cote attribuée par CGS : **

4. **Mud**, Jeff Nichols, USA 2012

Dernier à avoir été présenté aux festivaliers, **Mud** se déroule dans les bayous du sud-est des Etats-Unis, plus précisément en Arkansas. Le sud-est est un cadre de prédilection cette année : **The Paperboy** de Lee Daniels, **Killing Them Softly** d'Andrew Dominik et **Beasts of the Southern Wild** de Benh Zeitlin s'y déroulent également. Comme le film de Zeitlin, celui de Nichols se joue à hauteur d'enfants. Mais là s'arrête le parallèle. Il est question ici de deux garçons qui résident sur les rives d'un affluent du Mississippi et dont les familles vivent de la pêche. Ellis (Tye Sheridan) et Neckbone (Jacob Lofland) sont de solides copains, bien élevés, bricoleurs, débrouillards, et tout à fait autonomes. En mer comme dans la nature, ils sont chez eux. Ils vont aider un fugitif, meurtrier par amour, traqué par des tueurs et par la police, à organiser sa fuite. Jeff Nichols excelle à capter les émotions de ses jeunes héros,

leurs premiers émois, leurs réactions aux problèmes des adultes autour d'eux. Le film croit à l'amour, à ses miracles, tout comme Ellis y croit, un acte de foi total qui finira par sauver tout ce qui semblait voué à la destruction. Un film sur les valeurs retrouvées: l'amitié, l'amour, la solidarité, le respect à la parole donnée. Reparti bredouille de la Croisette, le film aurait pu faire un magnifique Prix du Jury Ocuménique, et un prix du scénario bien mérité ! Et quel plaisir de retrouver (après **The Paperboy**) Matthew McConaughey, superbe dans le rôle titre.

Cote attribuée par SDS : ****
Cote attribuée par CGS : ****

5. **Lawless - Des hommes sans Loi**, John Hillcoat, USA 2012, avec Tom Hardy, Shia LaBeouf, Jessica Chastain, Mia Wasikowska, Guy Pearce (*Distribué en Suisse par Ascot-Elite. Sortie le 12 septembre*)

C'est le roman **The Wettest County in the World** de Matt Bondurant qui est à la base du film, roman écrit par le petit-fils d'un des frères Bondurant. L'auteur a honnêtement intitulé son livre "**A Novel based on a True Story**". Ses sources : des archives familiales et les archives du Comté de Franklin, en Virginie sur les activités illégales de la "moonshine industry". Au début des années 1930, en pleine prohibition, les trois frères Bondurant vivent du "moonshining", la production d'alcool de contrebande, comme la majorité des ressortissants de Franklin. Forrest, l'aîné, pratique un trafic à l'ancienne, artisanal, et respecte une certaine éthique qu'Howard, son cadet, se charge de faire respecter, à coups de poing si nécessaire. Mais Jack, le plus jeune, est nettement plus ambitieux et impulsif que ses aînés. Il a les dents longues et rêve de gros profits, d'extension, de trafic d'envergure, de belles voitures, de beaux costumes, et d'armes à feu. Forrest et Howard



Suzy (Kara Hayward) et Sam (Jared Gilman) dans **Moonrise Kingdom**

suivent une ligne conservatrice, désireux de préserver en l'état la petite entreprise familiale. Les trois frères vont se retrouver seuls contre une police corrompue, une justice arbitraire et des gangsters rivaux, et seront entraînés dans une lutte sanglante. Dans cette saga familiale, qui balance entre western et film noir, des bootleggers plutôt sympathiques affrontent des agents fédéraux corrompus et sadiques venus des grandes villes. En patriarche laconique et puissant, Tom Hardy est impressionnant, en contraste avec ses fougueux cadets, le costaud Howard, alcoolique et hulkien, et le petit nerveux, Jack, ambitieux et manipulateur à la fois.

Cote attribuée par SDS : ****

Cote attribuée par CGS : *

6. The Angels' Share - La Part des Anges, Ken Loach, Royaume-Uni, France 2012, **PRIX DU JURY** (Distribué en Suisse par Filmcoop. Sortie le 8 août)

Une comédie sociale douce-amère sur quelques perturbateurs de l'ordre (Robbie, Rhino, Albert et Mo) à qui la justice impose du travail d'intérêt public et la fréquentation d'un centre social pour leur réinsertion. Tous jeunes, tous chômeurs, avec un avenir tout ce qu'il y a de plus incertain. On s'intéresse surtout à Robbie, dont la jeune amie Léonie vient d'accoucher de leur bébé, Luke. Robbie fait serment d'offrir à son enfant une vie meilleure que la sienne, envers et surtout contre tout et tous, la famille de Léonie n'ayant qu'une idée, séparer les jeunes parents. Jamais Robbie n'aurait soupçonné que c'est par la boisson, plus précisément par le whisky pure malt, que viendrait le salut! **The Angels' Share** se décline en deux parties distinctes : dans l'une, on apprend à connaître Robbie, son caractère violent, ses crises de fureur qu'il ne contrôle pas. On sait ainsi qu'un jeune homme qu'il a rossé est devenu borgne par sa faute. Confronté à sa victime, Robbie est incapable

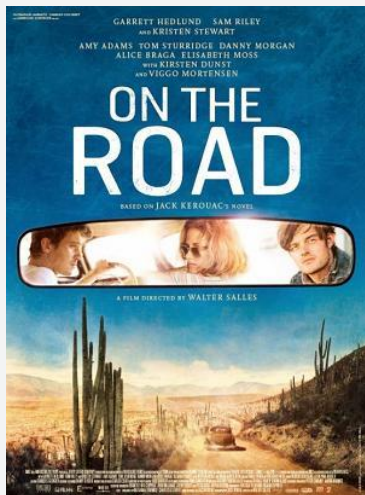
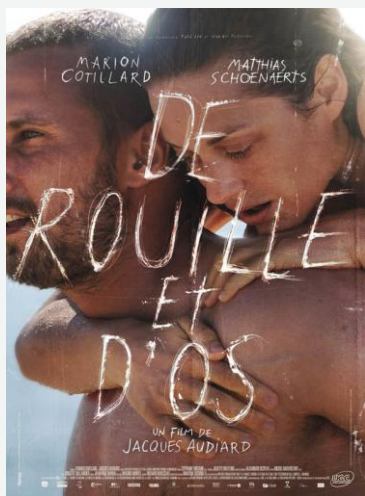
de lui demander pardon. Et pourtant, tout n'est pas mauvais chez Robbie : il le démontre à la naissance de son fils, et par la suite, lorsque l'éducateur Harry (John Henshaw) lui fait confiance, et lui offre la possibilité de déguster du "Pure Malt". Et plus tard encore, lorsque le dégustateur-collectionneur Thaddeus (Roger Allam) lui ouvrira les portes pour une nouvelle vie! Tout se jouera lors d'une dégustation-vente aux enchères d'une cuvée rarissime de whisky qui sera l'occasion d'une arnaque subtile, sachant que de tout baril de whisky évapore une part, celle que l'on a baptisée "la part des anges" ! Le film de Loach est un "feel-good movie", ce que ne laissait pas présumer sa partie initiale : un genre de documentaire à la Depardon (ou à la Pierre-François Sauter, pour citer notre compatriote, auteur de **Face au juge**, CH 2008).

Cote attribuée par SDS : ****

Cote attribuée par CGS : ***

7. Moonrise Kingdom, Wes Anderson, USA 2012 (Distribué en Suisse par Ascot-Elite. En salles depuis le 16 mai)

Sur une île au large de la Nouvelle-Angleterre, au coeur de l'été 1964, Suzy (Kara Hayward) et Sam (Jared Gilman), douze ans, décident de fuguer ensemble. Suzy vit dans une famille dysfonctionnelle, ses trois petits frères passant leur temps à décortiquer des morceaux de musique classique, tandis que les parents vivent très séparément sous un même toit. Sam est un jeune scout honni de ses camarades, sans doute parce qu'il réfléchit et porte lunettes. D'emblée, par le caractère des personnages et le ton, on est plongé dans une comédie absurde, vaguement poétique, plutôt déjantée. Adultes dans des corps d'enfants, Suzy et Sam éclipsent les adultes, même si ceux-ci sont joués par Edward Norton (le chef scout), Bruce Willis (le shérif), Bill Murray (le père),



Harvey Keitel (l'autre chef scout), Frances McDormand (la mère) ou encore Tilda Swinton (l'assistante sociale). Le film offre d'emblée et cultive une impression de décalage, un contexte absurde qui permettent de sourire, d'observer et de savourer ce conte intelligent et farfelu sur l'enfance, la famille et les premiers pas vers l'âge adulte.

Cote attribuée par SDS : ***
Cote attribuée par CGS : ***

8. De rouille et d'os, Jacques Audiard, France, Belgique 2012 (*Distribué en Suisse par JMH. En salles depuis le 17 mai.*)

Quelque part dans le Nord de la France, Ali (Matthias Schoenaerts) se retrouve avec son fils qu'il connaît à peine, Sam, 5 ans. Sans domicile fixe, ni argent, ni amis, Ali décide de rejoindre sa soeur à Antibes. Elle va les héberger et prendre soin du petit. Son frère, grâce à sa musculature, trouve un emploi dans la "sécurité". Il fait la connaissance d'une dresseuse d'orques (Marion Cotillard), qui le remarque à peine. Mais se souviendra de lui quand elle aura perdu ses jambes dans un terrible accident de travail. Une amitié teintée d'attirance va se développer entre ces deux êtres que tout semble opposer. Deux êtres broyés dans leur âme et pour elle, dans sa chair, vont s'aider à revivre, sans pitié, sans grandes déclarations, tout simplement. Rencontre entre une masse de muscles qui contrôle mal sa violence latente, et une jeune femme qui avait déjà perdu ses illusions bien avant de perdre ses jambes. Le principal défaut du film : trop de thèmes, souvent à peine effleurés. L'espionnage illégal des employés par les patrons, les licenciements abusifs, le gaspi imposé par les grandes surfaces, les combats de boxe clandestins, le chômage, etc. Une abondance qui affaiblit le propos. Certes, on doit s'incliner devant la qualité des effets spéciaux : les

moignons de Marion Cotillard sont tellement vrais, qu'on les observe, plutôt que de céder à une vague émotion.

Cote attribuée par SDS : **
Cote attribuée par CGS : ***

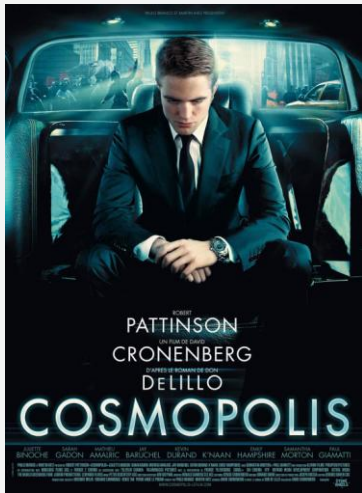
9. Sur la route - On the Road, Walter Salles, France, Royaume-Uni, USA, Brésil 2012 (*Distribué en Suisse par Filmcoop. En salles depuis le 23 mai*)

Walter Salles a travaillé six ans sur LE roman de la "Beat Generation", **On the Road**, écrit de 1948 à 1956 par Jack Kerouac (1922-1969) et publié en 1957. C'est un film en mouvement, une ode à la découverte, au changement. Du déplacement perpétuel, des points de chute ici et là, des allers et des retours, avec un besoin toujours plus exacerbé de défier les conventions sociales annihilantes, de s'en libérer, de pratiquer la liberté sexuelle totale et de planer dans les paradis artificiels de l'alcool et de la drogue. Un voyage de marginaux intellectuels, des rencontres avec d'autres marginaux... L'histoire de la genèse d'un livre et celle d'une amitié brisée et trahie. Les acteurs sont certes très bons : Sam Riley joue Sal (le pseudo de Kerouac) et noircit un rouleau de notes que lui inspirent ses comparses, Marylou (Kristen Stewart), une ado totalement libérée, et Dean (Garrett Hedlund), un beau mâle prêt à toute expérimentation.

Cote attribuée par SDS : **
Cote attribuée par CGS : ***

10. Cosmopolis, David Cronenberg, France, Canada, Portugal, Italie 2012 (*Distribué en Suisse par Ascot-Elite. En salles depuis le 25 mai.*)

Les traits principaux de **Cosmopolis**, court roman de Don DeLillo paru en 2003, sont en parfaite adéquation avec les obsessions de David Cronenberg : aliénation de l'individu, enfermé dans une cage qui parcourt un monde malsade du capitalisme. **Cosmopolis**



se veut sans doute un tableau de notre environnement réglé par la mondialisation, le capitalisme, les crises financières résultant des fluctuations d'un argent que l'on ne peut palper, d'une richesse virtuelle.

Le richissime Eric Packer (Robert Pattinson) vit enfermé dans sa limousine : il y reçoit ses collaborateurs, ses maîtresses, sa femme, son médecin, ses relations d'affaires ... Le véhicule progresse lentement dans les rues new yorkaises bloquées par des embouteillages et des manifestations. Erick Packer a deux soucis : celui de se faire couper les cheveux, et celui de confronter son assassin potentiel. Dehors, des révolutionnaires qui souhaitent remplacer les unités monétaires par des rats ! La très très longue limousine blanche (style Tex Avery) perd peu à peu sa blancheur, sprayée par les manifestants. Un entarteur blond (Mathieu Amalric) vise avec succès Packer ! Presque deux heures d'élucubrations délirantes dont le sens profond m'a totalement échappé. Pattinson réussit à tirer son épingle du jeu, ce qui n'est pas chose facile, dans un tel fatras ! *De gustibus et coloribus non est disputandum.*

Cote attribuée par SDS : *

Cote attribuée par CGS : ***

La soussignée est au regret de ne rien pouvoir dire sur trois films de la compétition pour lesquels elle a été refoulée, malgré des heures de patiente attente. Ce sont :

Jagten - La Chasse, de Thomas Vinterberg, sur une accusation erronée de pédophilie (qui a valu Mads Mikkelsen le **PRIX D'INTERPRETATION MASCULINE** et au film le **PRIX DU JURY OECUMENIQUE**. Cote attribuée par CGS : ****).

Reality de Matteo Garrone sur la TV-Réalité (**GRAND PRIX**, Cote attribuée par CGS : ***).

Dupa Dealuri - Au-delà des Collines de Cristian Mungiu sur les dérives de la religion, à l'intérieur d'un couvent (**PRIX D'INTERPRETATION FEMININE** à chacune des deux interprètes féminines, **Cosmina Stratan** et **Cristina Flutur**, ainsi que **PRIX DU SCENARIO**. Cote attribuée par CGS : ****).

*À l'heure où nous écrivons ces lignes, il semble que **Mud**, **The Paperboy**, **Jagten**, **Reality** n'ont pas (encore) été achetés pour la Suisse. À notre immense regret !*

Autres sections et Marché du Film de Cannes 2012 :

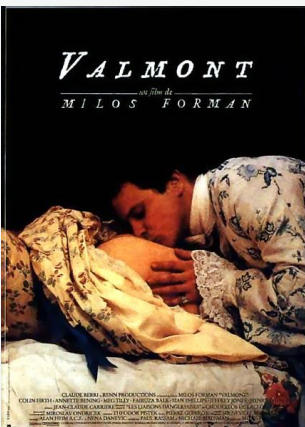
La plupart des films suivants n'ont pas (encore) trouvé preneur en Suisse. Il sied donc de les guetter dans les programmes cinéma, sur DVD ou à la télévision, si nos commentateurs piquent votre curiosité.

1. No, Pablo Larrain (**ART CINEMA AWARD**, décerné par la **Confédération internationale des Cinémas d'Art et d'Essai**)

En 1988, le dictateur chilien Augusto Pinochet est contraint, sous la pression internationale, d'organiser un référendum qui décidera de la suite ou la fin de sa présidence. On votera OUI ou NON à Pinochet. Si le OUI passe, le gouvernement Pinochet sera réélu pour huit ans. Les opposants au général s'adressent à un jeune publicitaire, René Saavedra (incarné dans le film par Gael Garcia Bernal), pour concevoir la campagne du NON. Avec peu de moyens, beaucoup d'idées, et en déjouant la surveillance et les menaces des partisans du dictateur, le jeune homme engage un combat par médias interposés qui s'achèvera par la victoire du OUI et le départ de Pinochet. Une belle leçon de courage civique ! On assiste à des présentations alternées de clips publicitaires, chacune s'efforçant de détruire le message du concurrent. Avec originalité et humour, les partisans



Dangerous Liaisons,
Hur Jin-Ho et Stephen Frears



du NON appellent à la résistance. Le pouvoir en place était bien décidé à faire avorter le référendum, par tous les moyens, campagne médiatique, intimidation, etc. Ce qui donne à ce thriller politique dont l'enjeu était énorme un ton parfois léger, parfois très sombre.

Cote attribuée par SDS : ****

Cote attribuée par CGS : ****

2. Dangerous Liaisons, Hur Jin-Ho, China 2012

Shanghai, "Paris de l'Orient", dans les années 1930. À un bal de charité en faveur des réfugiés du Nord du pays occupé par les Japonais, la belle Madame Mo (Cecilia Cheung), qui vient d'être abandonnée par un riche et oisif, décide de se venger. Elle promet à Xie (Jan Donkum), un Casanova notoire, riche et oisif, de se donner à lui, s'il déflore la (jusqu'ici) pure jeune fille. Xie accepte, tout en convoitant les faveurs d'une ravissante et vertueuse veuve (Zhang Ziyi). On retrouve donc le schéma du Choderlos de Laclos, transposé dans une Chine menacée par l'invasion japonaise. Les intérieurs des bourgeois aisés sont magnifiques, très occidentaux, raffinés, et la reconstitution d'époque dans la ville est très soignée. Les deux libertins ont un tableau de chasse également imposant, mais Madame Mo réussit le miracle d'avoir une réputation intacte, personne ne se doute qu'elle manipule les gens et perd les réputations. Alors que Xie est critiqué comme le libertin qu'il est, parce qu'il fait état de ses conquêtes. Lorsque les deux monstres s'attaquent l'un à l'autre, c'est le début de leur fin. S'il fallait classer cette version face aux trois versions européennes que je connais, je mettrais le Milos Forman, **Valmont**, (France, USA 1989) avec Colin Firth, Annette Bening, Meg Tilly et Fairuza Balk). à la première place. Puis le Stephen Frears (**Dangerous Liaisons**, USA et Royaume-

Uni 1988, avec Glenn Close, John Malkovich, Michelle Pfeiffer, Uma Thurman) à la deuxième place. Enfin, le Hur Jin-Ho et le Roger Vadim de 1959 (avec Jeanne Moreau et Gérard Philippe) ex-aequo au 3^e rang. Il n'empêche que ces **Liaisons** chinoises valent largement le détour!

Cote attribuée par SDS : ****

3. Whole Lotta Sole, Terry George, USA 2012

Fuyant la férocité d'une épouse vindicative et surtout d'un beau-père mafieux, Joe Maguire (Brendan Fraser) traverse l'Atlantique pour venir se réfugier à Belfast, chez son cousin antiquaire. Mal lui en prend, Jo est pris en otage par un jeune un peu paumé, un peu irascible et surtout mal inspiré, Jimbo Reagan (Martin McCann), qui vient de dérober le contenu du coffre du marché aux poissons, il a une dette de jeu à régler. Mais il s'avère que le contenu du coffre appartient à la mafia locale et que Jimbo a dérobé, entre autres, un carnet très compromettant appartenant au dangereux Mad Dog Flynn (David O'Hara). Pour ne pas arranger les choses, le chef de police Weller (Colm Meaney), persuadé que Joe est à la source de tous les crimes, est bien décidé à lui passer les menottes. Un sacré pétrin! Le ton est léger, le scénario riche en rebondissements, les personnages pittoresques et pleins de ressources insoupçonnées, et on ne s'ennuie pas une seconde dans cette comédie qui se situe au croisement de **Snatch** (Guy Ritchie, UK 2000) et de **Notting Hill** (Roger Michell, 1999).

Cote attribuée par SDS : ****

4. Gangs of Wasseypur, 1^{ère} et 2^{ème} partie (5h20), Anurag Kashyap, Inde 2012

Au crépuscule de la colonisation de l'Inde, Shahid Khan, surnommé Sultana Daku, attaque les convois britanniques jusqu'au jour où il est assassiné traîtreusement. Son fils, Sardar Khan, marche sur



ses traces, et jure de venger son père. Le film est centré sur la préparation de cette vengeance et sur les réactions du milieu adverse. La saga se joue sur quatre générations des Khan, pendant environ soixante ans, et met aux prises les deux principaux gangs de Wasseypur. On pense naturellement à Coppola et à Scorsese. Chaque mort est vengée, chaque vengeance déclenche de nouvelles violences, le pouvoir des parrains augmente, mais pas leurs richesses extérieures. Les demeures semblent modestes, et en dehors de hordes d'hommes de main, ni les uns ni les autres ne semblent rouler sur l'or... Dans un climat très shakespearien, les clans ont leur traître, qui pactise avec l'ennemi, ou feint de le faire. Plus de cinq heures haletantes, sans longueurs, un découpage sobre, rapide, ici et là une section chantée, mais pas de ballets comme on les trouve dans les films Bollywood. Vendetta perpétuelle version hindi, un thriller pas comme les autres !

Cote attribuée par SDS : ***

5. *Eji - My Mongolian Mother*, Nig Cai, Chine 2012

Dans les années 1960, une terrible famine décime le sud de la Chine, et quelque 3000 "orphelins" sont emmenés en Mongolie intérieure dans les steppes de Xilingol, pour y être adoptés par des familles paysannes. Malgré l'opposition de son mari, Qiqigema Erji s'entête à adopter une fillette et son frère, qu'elle ne veut pas séparer : c'est ainsi que Chen Chen et Yu Sheng grandissent dans une famille d'adoption pauvre, mais aimante et unie. On découvre par la suite que Yu cheng n'est pas le frère de Chen Chen, elle l'a prétendu pour pouvoir prendre soin de lui. Vingt ans passent. Yu Sheng, excellent cavalier, excelle dans la capture de chevaux sauvages. Il aime la vie au grand air, sa vie de "horseman" dans la steppe mongole le comble. Il ne manque à son bonheur que l'amour de Chen

Chen. Mais celle-ci est plus encline à l'étude, et ne semble éprouver que des sentiments éternels pour lui. Soudain, les parents biologiques des deux "orphelins" se manifestent. La famine les avait contraints à donner leur enfant en adoption, ils souhaitent maintenant reprendre leur progéniture. Des choix cornéliens vont déchirer les enfants adoptés : ville ou campagne, parents adoptifs ou biologiques, études ou vie pratique, que choisir ? Leur mère adoptive est toute générosité : elle ne peut pas imaginer priver les parents biologiques de leurs enfants, mais en même temps, elle est déchirée à l'idée de les perdre. On se retrouve dans la thématique de Brecht "Der kaukasische Kreidekreis", où la véritable mère est celle qui refuse de faire du mal à son enfant, en l'occurrence, ici, la maman mongole. Elle est tout amour, elle n'a pas le sens de la propriété ni du droit. Ce film, produit par la Inner Mongolia Film Association chante le lien très fort unissant la Mongolie intérieure à la Chine. On sait qu'à l'heure actuelle, les Chinois sont massivement installés dans les centres urbains de Mongolie intérieure, les Mongols (moins de 10% de la population) se retrouvent dans les zones rurales, ou les petites agglomérations. Alors, propagande ? La Mongolie nous aime, comme le Tibet nous aime et nous y sommes chez nous ?

Cote attribuée par SDS : ***

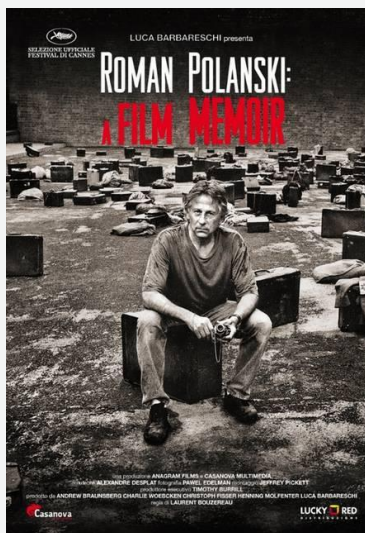
6. *Infancia Clandestina*, de Benjamin Ávila, Argentine, Espagne, Brésil 2012.

(Distribué en Suisse par Praesens. Sortie en janvier/février 2013)

À la fin des années 1970, Juan, 12 ans, et ses parents reviennent à Buenos Aires, sous une fausse identité, après des années d'exil à Cuba. Les parents de Juan, ainsi que son oncle Beto, sont membres de l'organisation Motoreros, des Péronistes en lutte contre la junte militaire au pouvoir (qui a renversé le gouvernement



Annalise Baso et Chantler Canterbury dans *Goat Island*



Isabel Peron en 1976, les généraux Videla, Viola et Galtieri se succédant à la tête de la junte entre 1976 et 1983). Pour ses camarades d'école, Juan se prénomme Ernesto, et il a dû apprendre le récit de sa vie par coeur : le moindre dérapage pourrait être fatal. C'est l'histoire d'Avila, son histoire marquée par le militantisme, la clandestinité, la peur et le nomadisme. Son enfance clandestine, sa relation aimante à ses parents et à son oncle, il la chante ici. Et de notre fauteuil de spectateur, on se dit pourtant que des militants en cavale ne devraient pas avoir de famille, ou qu'ils devraient confier leurs enfants à une famille stable et neutre. Cela paraît particulièrement inique et malsain d'élever un enfant dans le mensonge et l'art de fuir. Ceci d'autant plus que, si les juntas militaires avaient une politique de brutes sanguinaires, le gouvernement Peron était-il vraiment meilleur ? Au nom de quoi exactement ces enfances ont-elles été sacrifiées à la clandestinité et à l'errance ?

Cote attribuée par SDS : ***

7. *Goat Island*, D.J. Caruso, USA 2012

Inspiré du roman *The Goats* de Brock Cole, publié pour la première fois en 1990, *Goat Island* décrit la cruauté exercée envers les enfants différents : les bigleux, les timides, les intellectuels, ceux qui ne se fondent pas dans la masse. Deux adolescents sont abandonnés, nus, en pleine nuit, sur une petite île (boisée) au milieu d'un lac. Tel est le sort réservé aux "bleus" dans le camp d'été de Tall Pines. Une nuit à l'épreuve du froid, de la faim, de la peur, va leur apprendre à vivre ! L'idée de leurs bourreaux est de revenir les chercher au matin. Grace est fille unique d'une maman divorcée, Howie vit dans une famille d'accueil. Le premier désarroi surmonté, les deux enfants décident de ne pas se laisser aller. Avec courage, bon sens et ingéniosité, ils

organisent leur fuite, réussissent à gagner la rive et partent pour trois jours en randonnée, jouissant de leur liberté et de leur amitié grandissante. Nous avons vu ce film peu après avoir vu *Moonrise Kingdom* de Wes Anderson. C'est une version plus réaliste de la thématique du harcèlement ("bullying", que nous avons retrouvé dans *Después de Lucia*) et des solutions possibles. Grace et Howie ne réagissent pas par la vengeance, ni par le désespoir. Ils ne se comportent pas en victimes, mais font bientôt équipe pour s'en tirer sans aide. Ils vont trouver à se vêtir, à se nourrir, vont conjuguer leurs efforts et leur réflexion, leur capacité à se jouer des lois et des adultes, pour s'en tirer. Après ces trois jours pendant lesquels ils cherchent à rentrer chez eux, Howie et Grace ne seront plus les mêmes. Ils ont mûri, ils sont aguerris. Et ils ont vécu leur premier émoi amoureux. Là où *Moonrise Kingdom* est déjanté et rafraîchissant, *Goat Island* est plus intimiste et réaliste. Donc, à découvrir selon vos sensibilités !

Cote attribuée par SDS : ***

8. *Roman Polanski - A Film Memoir*, Laurent Bouzereau, Royaume-Uni 2011

Polanski est né un 18 août 1934 à Paris, de parents polonais. La famille a regagné la Pologne en 1939. Le fil conducteur du documentaire réalisé par Laurent Bouzereau, ce sont des entretiens d'Andrew Braunsberg avec le cinéaste. En 2009, Polanski avait été arrêté et incarcéré en Suisse à la demande des Etats-Unis, alors qu'il était l'invité d'honneur du Festival de Zurich. Il put ensuite, moyennant un bracelet électronique, séjourner en résidence surveillée dans son chalet de Gstaad, tandis qu'il était débattu entre les autorités américaines et suisses de sa possible extradition. C'est à ce moment-là, au printemps 2010, que Polanski s'est entretenu avec Braunsberg. Entretiens illustrés d'images d'archives et d'extraits de films. Po-

Woody Allen



A DOCUMENTARY

FEATURES INTERVIEWS WITH
Penélope Cruz | Scarlett Johansson | Diane Keaton | Sean Penn
Chris Rock | Mira Sorvino | Naomi Watts | Dianne Wiest
Owen Wilson | Martin Scorsese | and many more



lanski raconte à Braunsberg les années de guerre, le bombardement de Varsovie, le ghetto de Cracovie, années de calvaire dont on trouve l'évocation dans ses films, en particulier dans *The Pianist*. Toute sa création est nourrie de son expérience. Polanski parle des moments les plus difficiles, de l'assassinat de son épouse par la bande de Charles Manson, des soupçons qui pesèrent sur lui, des accusations sordides. Puis il conclut sur le bonheur d'avoir rencontré Emmanuelle, sur leurs carrières respectives, sur leur bonheur familial commun. Un homme en paix, que les épreuves n'ont pas aigri.

Cote attribuée par SDS : ***

9. *Woody Allen, A Documentary*, Robert B. Weide, USA 2012 (Distribué en Suisse par Agora. Sortie le 13 juin)

En voyant ce film, on a aussitôt envie de redécouvrir les quelque 40 films de Woody Allen ! Le personnage est fidèle à lui-même, caustique, pince-sans-rire, modeste et narcissique à la fois. Il prétend essayer encore et toujours de créer LE chef-d'oeuvre de sa carrière. Il montre en toute simplicité ses méthodes archaïques de travail : sa vieille machine à écrire, dont il a perdu le couvert, Le tiroir contenant une foison de bouts de papier sur lesquels il a griffonné des idées, des répliques, des éléments qu'un jour ou l'autre, il décide de reprendre et développer : c'est ainsi que naît un film de Woody Allen ! On voit aussi que chez lui, le couper-coller se fait avec les ciseaux, et la mini agrafeuse ! On découvre le jeune Allen Stewart Königsberg (né en 1935) embauché pour écrire des gags pour des comiques connus, puis comique lui-même à la radio, à la télévision et sur les scènes de Greenwich Village dans les années 1950 et 1960. Alternant extraits de films, et interviews de proches ou de personnalités du cinéma (producteurs, agents, acteurs, etc.), le film

résume les étapes qui ont donné naissance au Woody Allen que tous connaissent : un petit maigrichon à lunettes, un intellectuel brillant et caustique, un amoureux des femmes, un penseur obsédé par le sens de la vie, de la mort, de l'amour. Sa carrière cinématographique a démarré avec *What's new Pussycat* (USA 1965, Clive Donner), dont il écrit le scénario et dans lequel il apparaît. Le film fut à tel point charcuté et dénaturé qu'Allen le renia et jura que s'il écrivait à nouveau pour le cinéma, il serait seul maître à bord. Et il a tenu parole. Depuis 1969, il enchaîne les tournages, comédies burlesques, noires, musicales, etc. mais il ne se cantonne pas à la comédie, même si son public aimerait l'y cantonner : tout lui est possible. On revient aussi sur ses prestations de clarinettiste, son amour du jazz, son attachement à ses racines new yorkaises, sa reconnaissance aux muses qui ont compté dans sa vie et sa carrière : Louise Lasser, Diane Keaton, Mia Farrow pour ne citer qu'elles. Le montage est chronologique et très lisse : pas de notes discordantes, pas d'attaques du Maître, les seules critiques que l'on entend sont celles d'Allen sur lui-même.

Cote attribuée par SDS : ***

Cote attribuée par CGS : ***

10. *Ai To Makoto - For Love's Sake*, Takashi Miike, Japon 2012

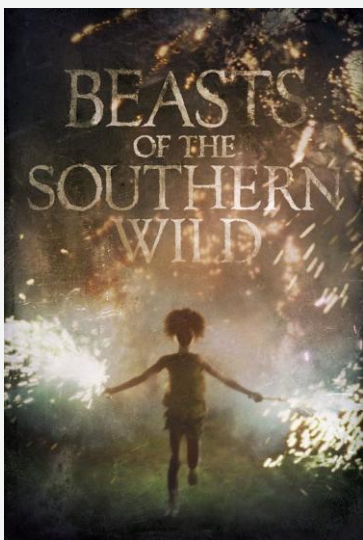
Etonnant Miike, qui nous livre une tragi-comédie musicale inspirée du manga *Ai to Makoto (Amour et Sincérité)*, qui se joue dans les années 1970, sur le thème de l'amour. Ai Saotome, fille de bonne famille, aime un mauvais garçon, Makoto Taiga, en qui elle reconnaît celui qui lui a sauvé la vie quand elle était enfant. Elle veut à tout prix le sauver. Lui ne veut pas être sauvé, mais au fond, il n'est pas si mauvais que ça. Et pour corser l'intrigue, la belle est aimée désespérément par un garçon d'aussi bonne famille qu'elle, mais elle n'a d'yeux que



L'affiche japonaise de *Ai To Makoto* de Takeshi Miike



Dernière séquence de **Después de Lucia**
Le père Roberto et un camarade
de lycée d'Alejandra



Quvenzhané Wallis dans **Beasts of the Southern Wild**
(affiche américaine ci-dessus)

pour l'autre. Sur fond de castagne et de numéros musicaux, une histoire d'amour racontée au second degré. C'est drôle, rythmé, bien enlevé. En particulier les numéros musicaux truffés d'auto-dérision interprétés par les parents BCBG de la jeune fille, ou les affrontements de Makoto avec des gangs qui font penser au **Thriller** de Michael Jackson. Sans oublier les scènes dans le lycée très spécial d'Hanazono. Très coloré, très savoureux.

Cote attribuée par SDS : ***

11. Beasts of the Southern Wild - Les Bêtes du Sud sauvage, Benh Zeitlin, USA 2012, (**CAMERA D'OR** ainsi que **MENTION SPECIALE DU JURY OECUMENIQUE** ainsi que le **PRIX FIPRESCI**) (Distribué en Suisse par Ascot Elite. Date de sortie encore indéfinie)

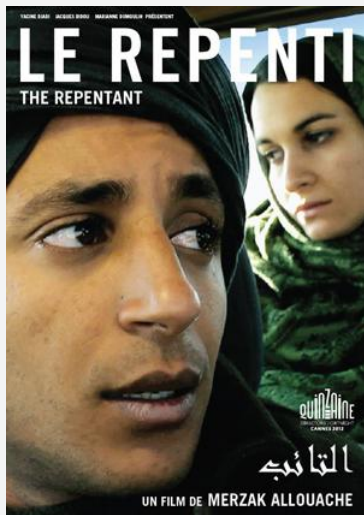
Le film a d'emblée un atout majeur : une ravissante fillette de six ans dans le rôle principal. Hushpuppy (Quvenzhané Wallis) n'a pas froid aux yeux, elle vit avec son père dans le "Bathtub" (baignoire, bassin), un groupement d'habitations dans le delta du Mississippi. Ils sont là un groupe de laissés-pour-compte qui aime boire et danser, et qui pour rien au monde ne voudrait être déplacé dans les logements un peu plus potables. Ils sont proches de la nature, des oiseaux et des poissons, ils en vivent, ils sont chez eux. Rien ne les obligera à déménager. Le père entraîne sa fille à se débrouiller seule, en n'importe quelle circonstance, pour le jour où il ne sera plus là. Quand il tombe malade, la nature elle-même souffre, les températures montent, la calotte glaciaire fond, les aurochs envahissent le delta. Hushpuppy se lance alors à la recherche de sa mère disparue. Je ne sais pas trop où va le film, mais il s'en dégage un charme certain, grâce à sa petite héroïne et sa relation quasi magique à l'environnement.

Cote attribuée par SDS : ***

Cote attribuée par CGS : ****

12. Después de Lucia, Michel Franco, Argentine 2012 (**PRIX "UN CERTAIN REGARD"**)

Lucia est morte dans un accident de voiture il y a six mois, laissant un mari et une fille inconsolables. Père et fille tentent un nouveau départ. Ils quittent Puerto Vallarta et s'installent à Mexico. Roberto a trouvé un emploi de chef dans un grand restaurant, mais il n'y est pas heureux. Alejandra se retrouve assez marginalisée et même persécutée dans son lycée. Plus elle subit les abus des camarades (bullying) sans se défendre, plus ces derniers s'acharnent, profitant de ce qu'ils considèrent comme de la faiblesse. Père et fille s'aiment, mais sont incapables de communiquer, et chacun ignore ce que souffre l'autre. Tous deux sont exposés à une violence qu'ils peinent à gérer. Et chacun veut aider l'autre à retrouver une vie heureuse, ils croient y réussir en se taisant. Mais c'est trop de responsabilité pour une adolescente, qui croit devoir taire à son père qu'une vidéo d'elle faisant l'amour avec un garçon de sa classe a été mise sur Internet par ses tortionnaires, et qu'elle est devenue la risée de l'école. Lorsqu'elle disparaît, son père arrache quelques éléments de vérité et agit en justicier. Absence du dialogue parents-enfants, harcèlement en milieu scolaire, famille détruite, nous sommes témoins des épreuves endurées par une adolescente qui ne sait pas demander de l'aide. Jusqu'au bout, père et fille, chacun de son côté, veulent agir seul pour régler les problèmes, et loin de les régler, ils les péjorent au contraire. J'ai regretté la fin pessimiste du film. Beaucoup de plans-séquences fixes, une caméra qui observe à et avec distance. La première scène exacerbe cette distanciation : la caméra est probablement posée sur le siège arrière d'une voiture qui sort de l'atelier de réparation. On entend un garagiste énumérer toutes les pièces qu'il a réparées, des mains échangent



des papiers, un conducteur dont on ne voit que la nuque démarre, roule, puis abandonne le véhicule avec les clés dans la rue. On ne comprendra qu'à la fin du film le sens de ce prologue. Le film se construit comme un puzzle qui révèle une vision du monde désabusée, sombre et qui s'achève sur une dernière image révoltante et bouleversante à la fois.

Cote attribuée par SDS : ***

Cote attribuée par CGS : ***

13. *El Taaib - Le Repenti*, Merzak Allouache (PRIX LABEL EUROPA CINEMAS)

Algérie, au crépuscule du XXe siècle. Alors que des groupes d'irréductibles islamistes continuent à semer la terreur, Rachid (Nabil Asli), un jeune djihadiste, quitte la montagne pour retourner chez ses parents. Il est désormais un Taaib, un repenté, qui a accepté les conditions posées par les autorités pour un pardon, un retour et une réinsertion (programme de "concorde nationale" présenté par le président Abdelaziz Bouteflika en 1999). Il doit se rendre à la police, restituer son arme et...plus si entente ! Mais cela ne le rend pas populaire dans son village, où on le soupçonne d'avoir participé à des attaques : son passé suscite partout la méfiance. Le chef de la police lui trouve un emploi de garçon de café à Alger et lui demande d'entrer en contact avec un pharmacien du quartier. Le grand défaut du film : des scènes qui se répètent et qui sont interminables. Qui jouent trop longtemps sur le non-dit, sur les silences qui devraient en dire long. Un film étrangement ennuyeux sur un sujet pourtant captivant.

Cote attribuée par SDS : **

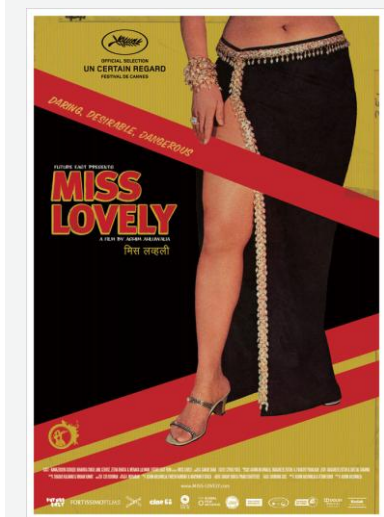
14. *Le Grand Soir*, Benoît Delépine, Gustave Kervern, France 2011, (PRIX SPECIAL DU JURY "UN CERTAIN REGARD", (Distribué en Suisse par Mont-Blanc Distribution. En salles depuis le 6 juin)



Les Bonzoni sont un vieux couple un peu fatigué, peu démonstratif et plutôt ramolli du cerveau, qui tiennent "La Pataterie" dans un centre commercial. Ils ont deux fils assez mal insérés dans la société. L'aîné, Not, est le plus vieux "punk à chien" (il se balade avec un Jack Russell, à la ville Billy Bob, chien de Benoît Poelvoorde). Son frère, Jean-Pierre, est un mauvais vendeur de matelas. Quand Jean-Pierre est licencié, il abandonne le complet-cravate, et va rejoindre son frère. On a dès lors deux punks gériatriques, qui sèment la zizanie dans un centre commercial de la région bordelaise. Des punks, ils ont l'aspect, le libre-arbitre et la révolte contre l'ordre établi. Ils sont errants, marginaux, chômeurs, en colère, mais pas bien méchants. Ils boxent des jouets, des panneaux et se contentent d'apostropher les gens. Fils de parents qui aimeraient ne plus avoir à être parents, les deux frères n'ont rien, si ce n'est l'un l'autre. Et leur désir de continuer à vivre, même et surtout en marge. Delépine et Kervern dressent un tableau de plus de la société en crise, de la fracture sociale, de l'injustice, avec quelques touches fort drôles, mais on a le sentiment de ne voir que des variations sur un même thème servi par les mêmes acteurs depuis **Louise-Michel** et **Mammuth**.

Cote attribuée par SDS : **

15. *11/25 (1970) Jiketsu No Hi, Mishima Yunkio to Wakamonotachi - 11/25 The Day Mishima Chose His own Fate*, Koji Wakamatsu, Japon 2012
Koji Wakamatsu est né en 1936. Il fut yakuza, membre de l'armée rouge, cinéaste militant de gauche. Étonnant de le voir se pencher sur le sort de Yukio Mishima (1925-1970), poète et dramaturge nippon, chantre d'une idéologie ultranationaliste et impérialiste. Mishima lutta pour faire renaître un Japon fort et indépendant des Américains, et fonda dans ce but une milice person-



nelle, la "Société du Bouclier" (la Tatenokai), organe paramilitaire prônant le sacrifice total de l'individu pour le bien de la nation japonaise. Les membres de l'organisation portent l'uniforme, et vivent selon un code et une hiérarchie stricts. Après une tentative ratée de coup d'état aux fins de restaurer la grandeur impériale, malade de l'indifférence et même de la gouaille des Japonais, tant de droite que de gauche, Mishima décide de faire un coup d'éclat. Le 25 novembre 1970, il pénètre, avec quatre loyaux compagnons, dans le quartier général des Forces d'autodéfense de Tokyo, prend le commandant du camp en otage, et essaie encore une fois de se faire entendre des soldats rassemblés dans la cour. En vain. Il abrège son discours, et se suicide selon le rituel du seppuku, secondé par un de ses fidèles qui met fin à la cérémonie en le décapitant. Le film nous gave de discours fanatiques et nationalistes, et suit cette marche inexorable vers l'échec et la mort. Aucun lien n'est fait avec la vie privée de Mishima, ni avec son homosexualité ni son oeuvre. Le réalisateur de gauche a-t-il voulu discréditer l'extrémiste de droite en le réduisant à un discours fanatique prononcé dans un huis clos sévèrement élégant, nu, lisse et sans âme ?

Cote attribuée par SDS : **

16. Djeca - Enfants de Sarajevo, Aida Begic, Bosnie-Herzégovine, Allemagne, France, Turquie 2012, (**MENTION SPECIALE DU JURY "UN CERTAIN REGARD"**). Distribué en Suisse par Trigon Film, date de sortie indéterminée)

Djeca (qui signifie "enfants" en bosniaque) suit le parcours d'une soeur et d'un frère dans un après-guerre qui perdure. Rahima travaille dans les cuisines d'un restaurant pour un salaire de misère, et s'efforce de pourvoir aux besoins de son frère et aux siens. Elle a probablement un passé tumultueux, elle fut punk et

membre d'un gang. Elle s'est maintenant convertie à l'islam, elle couvre ses cheveux, mais ne va pas à la mosquée. Cette conversion, c'est surtout une façon de marcher droit. Son jeune frère est bagarreur, un peu voleur, et trempe dans des combines un peu louches, quand il n'est pas vauté devant la télévision. Le film est ponctué de retours en arrière tournés avec des caméras video, des scènes de guerre, de la désolation qui règne dans une Bosnie ravagée. Tout cela sur fond de Pastorale, pour mieux souligner l'horreur de la situation. Mais le film est une longue enfilade de non-dits, d'incohérence, la principale protagoniste est agressive, hargneuse, et souvent stupide dans ses actions et réactions. Elle n'inspire aucune sympathie. Son frère n'en inspire guère plus, c'est une larve muette qui ne se lève que pour voler ou dealer. Si le film allait quelque part, il m'a perdue en route.

Cote attribuée par SDS : **

17. Miss Lovely, Ashim Ahluwalia, Inde 2012

L'intrigue du film est située dans les bas-fonds de Bombay, où se tournent (se tournaient) les films pornographiques C (le plus bas niveau), en toute clandestinité. C'est l'histoire de deux frères qui produisent des films d'horreur et des pornos dans les années 1980. Vicky engage les starlettes, les fait jouer, les séduit et laisse la plupart du temps le sale boulot à son frère Sonu. Celui-ci rêve de faire du vrai cinéma, de tourner une romance et croit pouvoir réaliser son rêve lorsqu'il rencontre la mystérieuse et belle Pinky. Pour elle, il aimerait réaliser le film **Miss Lovely**. Mais Pinky n'est pas celle qu'il croit, une descente de police anéantit tous les rêves de Sonu, son frère peut fuir, mais lui se retrouve en prison. Cette tragique histoire se déroule entre 1986 et 1993, date-butoir qui marque la fin du porno clandestin. Le film alterne archives d'époque et scènes reconstituant cet uni-



Peter Doherty, en représentation à Cannes et avec Charlotte Gainsbourg dans **Confessions d'un Enfant du Siècle**



vers sordide détruit par un ordre moral hypocrite. À lire le synopsis, le film avait tout pour intéresser. Mais une mise en scène désastreuse, des séquences lapidaires et sombres montées de façon hachée et filmées caméra à l'épaule, des scènes pornographiques qui suggèrent et ne montrent rien, des ellipses qui rendent le propos abscons : autant de défauts qui font que ce film est raté.

Cote attribuée par SDS : *

18. Confessions d'un Enfant du Siècle, Sylvie Verheyde France 2011

Une adaptation de son roman qui a peut-être fait se retourner dans sa tombe le pauvre Alfred de Musset ! Il avait engendré un héros typiquement romantique, privé de ses dernières illusions, mal dans sa peau, cherchant désespérément une raison de vivre et d'aimer, un être mélancolique, frappé par le mal du siècle. Que penserait-il de cet Octave, zombie joufflu (Peter Doherty) qui a constamment l'air sous influence, et

débite mornement des phrases qu'il n'a pas l'air de comprendre, pas plus d'ailleurs que son comparse Desgenais (l'Allemand Auguste Diehl). Je n'ai pas réussi à m'intéresser au désenchantement amoureux d'Octave, ni aux étapes de sa liaison avec Charlotte (duo insipide, indolent, plaintif, poussif, soporifique, lymphatique, gémissant, barbant...). C'est de l'ennui que souffrent les personnages et c'est tout ce qu'ils arrivent à distiller.

Cote attribuée par SDS : *

Ces pages s'achèvent sur des commentaires déçus, mais n'en avez cure ! En dépit de quelques bémols, sachez que je ne rejoins pas le chœur des critiques qui ont parlé d'une année médiocre, d'un palmarès consensuel, d'un jury qui n'a pas osé ou n'a pas su reconnaître les films novateurs... 2012 fut une bonne année, et nous espérons que vous pourrez en juger par vous-mêmes !

Pour en savoir plus

Site du Festival de Cannes : <http://www.festival-cannes.fr/fr.html>



Suzanne Déglon Scholer enseignante, chargée de communication PromFilm EcoleS, juin 2012 / "Droits d'auteur : Licence Creative Commons":

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>